



Stendhal , Henri Beyle, dit (Grenoble 1783 - Paris 1842)

Catherine Mariette

► To cite this version:

Catherine Mariette. Stendhal , Henri Beyle, dit (Grenoble 1783 - Paris 1842). Dictionnaire George Sand, 2015. hal-01934418

HAL Id: hal-01934418

<https://hal.univ-grenoble-alpes.fr/hal-01934418>

Submitted on 26 Nov 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

STENDHAL, Henri Beyle, dit (Grenoble 1783 - Paris 1842)

Analyse : G. Sand croisa Stendhal du 15 au 16.12.1833, sur un bateau descendant le Rhône, alors qu'elle se rendait en Italie* en compagnie de Musset*. Cette rencontre est rapportée dans *Histoire de ma vie**, V^e partie, chapitre 3: « Sur le bateau à vapeur qui me conduisait de Lyon à Avignon, je rencontrai un des écrivains les plus remarquables de ce temps-ci, Beyle, dont le pseudonyme était Stendhal. Il était brillant d'esprit, [...] gras et d'une physionomie très fine sous un masque empâté. [...] Beyle restait satirique et railleur à quelque moment qu'on le regardât. Je causai avec lui une partie de la journée et le trouvai fort aimable. [...] Nous soupâmes avec quelques autres voyageurs de choix, dans une mauvaise auberge de village [...]. Il fut là d'une gaieté folle, se grisa raisonnablement, et dansant autour de la table avec ses grosses bottes fourrées, devint quelque peu grotesque et pas du tout joli. [...] C'était du reste un homme éminent, d'une sagacité plus ingénieuse que juste en toutes choses appréciées par lui, d'un talent original et véritable, écrivant mal, et disant pourtant de manière à frapper et à intéresser vivement le lecteur. » Musset* fit de Stendhal, dansant sur un pied, un croquis aujourd'hui conservé à la Bibliothèque de l'Institut (Fonds Lovenjoul) et reproduit dans *L'Album Stendhal* (Paris, Gallimard, « Bibliothèque de La Pléiade », 1966, p. 261). G. Sand et Stendhal ont aussi été des voisins « anachroniques »: en 1825 et en 1827, G. Sand habita différents logements rue de la Chaussée d'Antin, rue où Stendhal logea en 1836 (au n° 17, à hôtel de la Paix).

On ne connaît pas précisément les lectures que G. Sand fit de Stendhal mais elle a certainement lu *Le Rouge et le Noir* auquel elle fait allusion, deux ans après sa publication, dans *Indiana** et dans *Valentine**. Dans sa préface de 1832 à *Indiana**, G. Sand reprend à Stendhal sa métaphore du « roman-miroir » et son argument selon lequel le roman doit désormais refléter la société; mais, comme Stendhal au chapitre 13 du *Rouge et Noir*, Sand pense que c'est la société qui est responsable des « laideurs de la civilisation » (*La Chartreuse de Parme*, livre Ier, chapitre II), pas l'écrivain: « Si dans le cours de sa tâche, il est arrivé [à l'écrivain] d'exprimer des plaintes arrachées à ses personnages par le malaise social dont ils sont atteints; s'il n'a pas craint de répéter leurs aspirations vers une existence meilleure, qu'on s'en prenne à la société pour ses inégalités, à la destinée pour ses caprices ! L'écrivain n'est qu'un miroir qui les reflète, une machine qui les décalque, et qui n'a rien à se faire pardonner si ses empreintes sont exactes, si son reflet est fidèle » (*Indiana*, « Préface », B. Diaz éd., *Œuvres complètes de G. Sand*, Champion, 2008, p.74). En des termes presque identiques à ceux de Stendhal qui s'en prend au romanesque outrancier des « romans pour femmes de chambre », G. Sand dénonce aussi, à travers la voix d'Indiana, les dangers d'un certain type de lecture fondée sur la confusion illusoire entre le roman et la vie: « C'est que j'étais folle ; c'est que [...] j'avais appris la vie dans les romans à l'usage des femmes de chambre, dans ces riantes et puériles fictions où l'on intéresse le cœur au succès de folles entreprises et d'impossibles félicités. » (*ibid.* p. 252). Dans *Valentine*, l'allusion est plus explicite; à propos des préjugés provinciaux, la narratrice prend la parole pour citer le chapitre III du *Rouge et Noir* où Stendhal fait un portrait peu flatteur de M. Valenod: « Dans les idées de la province, [...] suivant la spirituelle définition de M.

Stendhal, un *bel homme* est toujours gros et rouge » (*Valentine*, chapitre 13). Beaucoup plus tard, le 04.02.1853, dans une lettre à son éditeur Pierre-Jules Hetzel, G. Sand qualifie *La Chartreuse de Parme* d' « ouvrage charmant » (*Corr.* XI, p. 577). C'est d'ailleurs cet ouvrage ainsi que les *Vies de Haydn*, *Mozart et Métastase* que l'on trouve dans la bibliothèque de G. Sand, d'après Georges Lubin (*Œuvres autobiographiques*, t. II, G. Lubin éd., Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », p. 1349).

Bien que Stendhal avoue, de son côté, avoir lu « quelques romans de Mme Sand » (*Correspondance*, t.III, V. Del Litto et H. Martineau éd., Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1968, p 399), on a surtout trace de sa lecture de *Valentine**, en 1835, dans les marges de *Lucien Leuwen*, de celle de *Mauprat**, en 1837, pendant la rédaction du second manuscrit du *Rose et le Vert*, et des allusions à *Jacques** et à *Lélia** dans les *Mémoires d'un touriste*. La référence à G. Sand n'apparaît la plupart du temps sous sa plume que comme un repoussoir: dans les marginales de ses manuscrits, c'est surtout en réfléchissant au « style »* et au ton qui conviennent au roman qu'il se démarque de « Mme Sand », comme il la désigne le plus souvent, établissant ainsi une distance avec sa contemporaine. Il lui reproche principalement, comme à Madame de Staël*, son « emphase » (*Correspondance*, t. II, p.763), son style maniéré, « piquant, rapide, brillant de fraîches allusions aux façons de sentir à la mode » (*Vittoria Accoramboni, Œuvres romanesques complètes* t. II, Y. Ansel, Ph. Berthier et X. Bourdenet éd., Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2007, p. 994) et sa prolixité: « Si la *Chartreuse* était traduite en français par Mme Sand, elle aurait du succès, mais, pour exprimer ce qui se trouve dans les 2 volumes actuels, il en eût fallu 3 ou 4. Pesez cette excuse » (*Correspondance*, t.III, p. 402). À ces excès, il oppose la sobriété, le « vrai dessin nu, le dessin des passions, bien différent de la brillante draperie de *Valentine*. » (*Lucien Leuwen, Œuvres romanesques complètes*, t.II, p. 236, note A). L'écriture sandienne permet donc à Stendhal de se situer aux marges du romantisme « à la mode », tel qu'il s'énonce dans les années 1830, en un difficile équilibre entre lucidité et sensibilité dans le roman: « [...] jamais de réflexion philosophique sur le fond des choses qui, réveillant l'esprit, le jugement, la méfiance froide et philosophique du lecteur, empêche *net* l'émotion. Or, qu'est-ce qu'un roman sans émotion ? Faudrait-il donc tomber dans l'abominable afféterie des premières pages de *Valentine*, lues hier 13 février [1835] ? » (*ibid.*, p. 650, note A). Le reproche est donc complexe: à propos du deuxième volume de *Valentine*, sont dénoncés à la fois la sécheresse dans la peinture des passions, (« sec comme le Sade, n'exprime qu'un seul sentiment, le regret du rang perdu. Nulle peinture de caractère » *Œuvres intimes* t. II, V. Del Litto éd., Paris, Gallimard, « Bibliothèque de La Pléiade », 1982, p. 240), le manque de « détails sur ce qui se passe dans le cœur » (*Lucien Leuwen*) et une sensibilité trop visible et dont les manifestations sont seulement « extérieures » (*Œuvres intimes* t. II, p. 240).

Le seul talent littéraire que Stendhal concède à G. Sand - et dont il aurait bien besoin, confie-t-il dans les marges de *Lucien Leuwen*, alors qu'il est en train de lire *Valentine* - est la description minutieuse des vêtements de ses personnages: « Voir G. Sand pour les toilettes » (*Lucien Leuwen*, p. 89, note D) ; « Là G. Sand eût brillé. Marchande de modes » (*ibid.*, note D, p. 118); mais cet éloge (la

description n'est pas le fort de Stendhal !) n'est, bien sûr, pas dénué d'une ironie évidente. À la date du 16.09.1835, on peut lire dans les marginales de *Lucien Leuwen*: « La mode, les vêtements, la façon de les porter, le fort de G. Sand. La haute philosophie (sa prétention) est son *faible*. /À corriger d'après G. Sand. [...] » (*ibid.*, note A, p. 191).

Pourtant, le « touriste », de passage à Genève en 06.1837, s'offusque des « injures » qu'on fait à G. Sand après la parution d'un article anonyme (« Encore Lélia ») qui éreintait *Lélia* et son auteur dans la *Bibliothèque Universelle* imprimée à Genève. Il prend alors sa défense de manière assez énigmatique : « Eh ! Messieurs, oubliez Paris et ne dites plus d'injures à G. Sand; surtout, ne jugez pas son talent, contentez-vous de le haïr; car il a peut-être d'autres opinions que vous, touchant certains problèmes sur lesquels la vérité ne sera jamais démontrée » (*Voyages en France*, V. Del Litto éd., Paris, Gallimard, « Bibliothèque de La Pléiade », 1992, p. 462). Contre les préjugés des dames momifiées de Genève, il présente même G. Sand comme un auteur incontournable du siècle, à l'égal de Balzac*: « [...] qu'est-ce que la littérature française pour la généralité des hommes qui lisent en Europe, sans G. Sand ou M. de Balzac* ? » (*ibid.*, p.464).

À travers ce panorama des lectures croisées de Sand et Stendhal, on peut voir, au-delà de leurs différences affichées, au-delà notamment des critiques parfois très sévères de Stendhal à l'encontre de Sand (à sa décharge, Stendhal n'a pas pu lire la G. Sand d'après 1842 !), des points de rencontre, des coïncidences et une manière de concevoir le roman, en théorie, assez semblable. En effet, contrairement à ce qu'a pu penser d'elle Stendhal, ou la critique, d'une manière générale, qui l'a volontiers classée parmi les écrivains idéalistes, G. Sand estime que le roman se doit de raconter la réalité contemporaine à travers ses conflits, ses tensions politiques* et sociales mais aussi à travers ses rêves et ses désirs [Voir **Idéalisme/réalisme**]: en cela, elle n'est pas loin des idéaux romanesques de l'auteur du *Rouge et le Noir* quand elle écrit la réalité contemporaine à travers « l'histoire du cœur » (*Corr.* II, p.47). Elle n'a pas plus que lui « l'ambition de faire autre chose qu'un roman de mœurs » (*Histoire de ma vie**, IVe partie, chapitre 15) où la critique de la politique* de son temps a sa place. On ne peut s'empêcher de trouver des ressemblances entre certains des personnages des deux écrivains: Julien et Bénédicte, par exemple, jeunes gens du peuple amoureux de femmes nobles, ne sont-ils pas animés de la même mélancolie et du même sentiment d'impuissance devant les obstacles que la société dressent devant leur désir de réussite sociale? Mathilde et Fiamma [Voir **Simon**], nobles, n'estiment-elles pas toutes deux que la véritable aristocratie n'est pas donnée avec la naissance mais se conquiert par la bravoure et l'héroïsme ? Contrairement à ce que pense d'elle Stendhal, Sand s'est, comme lui, intéressée à la peinture de la passion amoureuse dans ses rapports à la société de son temps. D'ailleurs, circonstance troublante, Stendhal a eu le projet, en 1804, après lecture des *Mémoires* du baron de Trenck, d'écrire un roman sur les amours malheureuses de celui-ci avec la princesse Amélie : « Effets de l'amour chez la princesse Amélie de Prusse qui aimait le baron de Trenck, les plus forts possibles; ils ne mouraient ni l'un ni l'autre parce qu'ils espéraient se revoir. Beau et neuf sujet de roman à remplir par une femme. [...] Voilà le plus beau sujet de roman qui existe. Si jamais

j'avais envie d'en faire un, l'entreprendre » (*Journal Littéraire*, t. II, éd. V. Del Litto, Genève, Cercle du Bibliophile, 1970, p. 98). Ce sera chose faite dans *Consuelo** ! Dans le même esprit que Stendhal, G. Sand dénonce également l'emphase et la boursouffure de certains de ses contemporains dont elle se sépare radicalement : « [Mon roman] n'est ni romantique, ni mosaïque, ni frénétique. C'est de la vie ordinaire » (*Corr.* II, p.47). Comme Stendhal encore, et de manière originale pour son temps, elle s'est intéressée à l'éducation des filles dont elle déplore les méfaits dans des termes assez similaires, à travers le discours de Valentine: « L'éducation que nous recevons est misérable ; on nous donne des éléments de tout, et l'on ne nous permet pas de rien approfondir » (*Valentine*, chapitre 6) [Voir **Féminin ; Féminisme**]. Stendhal, à travers des écrits réflexifs qui encouragent les femmes à suivre une éducation semblable à celle dispensée aux hommes, dans ses lettres à sa sœur Pauline ou bien par la construction de certains de ses personnages féminins comme Lamiel, a été une des rares voix masculines de son siècle à s'intéresser au sort des femmes, si bien que Simone de Beauvoir a pu dire de lui qu'il était « décidément féministe » (*Le Deuxième sexe*, Paris, Gallimard, 1976 [rééd. de l'édition de 1949], t.1, p.388).

La critique ne s'y est pas trompée, notamment au moment où paraît *Indiana*, dont elle salue les résonances avec *Le Rouge et le Noir*: « [...] les caractères sont vrais et tracés avec cette rigueur d'observation que vous admirez dans *Rouge et Noir* » (« *Indiana* », *L'Artiste*, 27 mai 1832) (Voir Brigitte Diaz, « Présentation » d'*Indiana*, p.38-39). Plus récemment encore, des rapprochements ont été faits entre Sand et Stendhal par la critique sandienne, très rarement par la critique stendhalienne (Voir **Bibliographie secondaire**).

Bibliographie primaire: G. Sand, *Indiana et Valentine*, B. Diaz et D. Zanone eds., *Œuvres complètes de G. Sand*, Paris, Champion, 2008 - G. Sand, *Histoire de ma vie* - Stendhal, *Le Rouge et le Noir - Correspondance*, V. Del Litto et H.Martineau eds, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1968 – *Œuvres intimes* t. II , édition de V. Del Litto, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de La Pléiade », 1982 - *Voyages en France*, édition de V. Del Litto, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de La Pléiade », 1992 - *Lucien Leuwen, Vittoria Accoramboni*, Y. Ansel, Ph. Berthier et X. Bourdenet eds, *Œuvres romanesques complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de La Pléiade », 2007.

Bibliographie secondaire: V. Del Litto, « Stendhal et G. Sand », *Hommages à G. Sand*, présentés par L. Cellier, Paris, 1969, p. 14-17 – M.-J. Hoog, « G. Sand reader of Stendhal ou le défi sandien », *G. Sand : Collected Essays*, J. Glasgow ed., Try, New York, 1985, p.70-83 – L.A. Uffenbeck, « Comment Stendhal aurait-il jugé *Elle et Lui*? », *Présence de G. Sand* n° 29, Juillet 1987, « Le dossier *Elle et Lui* » - *Présence de G. Sand* n°3, juin 1978 rubrique « Georges Lubin répond (Les rapports Sand-Stendhal) » - M. Hecquet, « Italie, République, héroïsme: roman familial et roman stendhalien », préface de *Simon**, éditions de l'Aurore, Grenoble 1991 – H.-F.Imbert « Stendhal et la marchande de modes, de *Valentine* à *Lucien Leuwen* », *Variétés beylistes*, Paris, Champion, « Bibliothèque de littérature moderne » n° 30, 1995, p. 271-282 – M. Hecquet, « *Indiana*: accents stendhaliens », *G.Sand Studies*, vol. 18, 1999 – M. Lukacher, « Sand avec Stendhal: *Le Secrétaire*

Intime et Le Rouge et le Noir », *ibid.*.- M. Reid, « Sand », *Dictionnaire de Stendhal*, Y. Ansel, Ph. Berthier, M. Nerlich éd.s, Paris, Champion, 2003, p. 652 -B. Didier, « Histoire et autobiographie chez G. Sand », *Le Moi, l'Histoire 1789-1848*, éd. D. Zanone, Grenoble, ELLUG, 2005, p. 113 – B. Diaz, « Présentation » d'*Indiana*, *Œuvres complètes de G. Sand*, Paris, Champion, 2008, p. 16-45.

Voir: Idéalisme/Réalisme; Indiana; Musset; Style; Technique romanesque; Valentine.

[Catherine Mariette-Clot]

14 887 signes